

puis presque trois générations. La victoire de Hitler, à son tour, a renforcé Mussolini.

L'insuccès réel du travail révolutionnaire en Italie et en Allemagne n'est rien d'autre que la rançon de la politique criminelle de la social-démocratie et du Komintern. Pour mener un travail illégal, il faut non seulement la sympathie des masses mais encore l'enthousiasme conscient de leurs couches avancées. Mais peut-on s'attendre à de l'enthousiasme pour des organisations historiquement banqueroutières ? Les chefs émigrés, ce sont surtout des agents du Kremlin et de la Guépéou démoralisés jusqu'à la moelle des os, ou d'anciens ministres social-démocrates de la bourgeoisie, qui espèrent que, par quelque miracle, les ouvriers leur rendront leurs postes perdus. Peut-on s'imaginer un seul instant que ces messieurs deviendront les chefs de la future révolution anti-fasciste ?

Les événements sur l'arène mondiale n'ont pas non plus favorisé jusqu'à maintenant une montée révolutionnaire en Italie et en Allemagne : écrasement des ouvriers autrichiens, défaite de la révolution espagnole, dégénérescence de l'Etat soviétique. Dans la mesure où les ouvriers italiens et allemands dépendent, pour les informations politiques, de la radio on peut dire avec assurance que les émissions de Moscou, qui combinent le mensonge thermidorien à la stupidité et à l'impudence, sont devenues un puissant facteur de démoralisation des ouvriers dans les Etats totalitaires. Sous ce rapport, comme sous d'autres, Staline n'est qu'un auxiliaire de Gebbels.

Cependant, les antagonismes de classes qui ont conduit à la victoire du fascisme poursuivent leur travail, même sous la domination du fascisme et le rongent peu à peu. Les masses sont de plus en plus mécontentes. Des centaines et des milliers d'ouvriers dévoués continuent, malgré tout, à mener un travail prudent de taupes révolutionnaires. De jeunes générations se lèvent, qui n'ont pas vécu directement l'effondrement des grandes traditions et des grands espoirs. La préparation moléculaire de la révolution est en marche, sous la lourde dalle du régime totalitaire. Mais pour que l'énergie cachée se transforme en mouvement apparent il faut que l'avant-garde du prolétariat ait trouvé une nouvelle perspective, un nouveau programme, un nouveau drapeau sans tache.

C'est ici la principale difficulté. Il est extrêmement malaisé pour les ouvriers des pays fascistes de s'orienter dans les nouveaux programmes. La vérification d'un programme se fait par l'expérience. Or, c'est précisément l'expérience du mouvement des masses qui manque dans les pays de despotisme totalitaire. Il est fort possible qu'il faille un grand succès du prolétariat dans un des pays « démocratiques » pour donner une impulsion au mouvement révolutionnaire sur le territoire du fascisme. Une catastrophe financière ou militaire peut avoir la même action. Il faut mener actuellement un travail préparatoire, surtout de propagande, qui n'apportera des fruits abondants qu'à l'avenir.

Dès maintenant, on peut dire ceci avec pleine certitude : une fois qu'il aura éclaté au grand jour, le mouvement révolutionnaire dans les pays fascistes prendra d'un seul coup une étendue grandiose et, en aucun cas, ne s'arrêtera à des tentatives de faire revivre quelque cadavre de Weimar.

C'est sur ce point que commence la divergence irréductible entre la IV^e Internationale et les vieux partis qui survivent phy-

siquement à leur banqueroute. Le « Front Populaire » dans l'émigration est l'une des variétés les plus néfastes et les plus traîtresses de tous les Fronts Populaires possibles. Il signifie, au fond, la nostalgie impuissante d'une coalition avec une bourgeoisie libérale inexistante. S'il avait quelque succès, il ne ferait que préparer une série de nouvelles faillites du prolétariat, à la manière espagnole. C'est pourquoi la divulgation impitoyable de la théorie et de la pratique du Front Populaire est la première condition de la lutte révolutionnaire contre le fascisme.

Cela ne signifie évidemment pas que la IV^e Internationale rejette les mots d'ordre démocratiques comme moyen de mobilisation des masses contre le fascisme. Au contraire, ils peuvent à certains moments jouer un rôle énorme. Mais les formules de la démocratie (liberté d'association, de presse, etc.), ne sont pour nous que des mots d'ordre passagers ou épisodiques dans le mouvement indépendant du prolétariat, et non un nœud coulant démocratique passé autour du cou du prolétariat par les agents de la bourgeoisie (Espagne !). Que le mouvement prenne seulement quelque caractère de masses, et les mots d'ordre démocratiques se mêleront de mots d'ordre de transition : les comités d'usine surgiront, on peut le penser, avant que les vieux bonzes routiniers ne se soient mis, de leurs bureaux, à l'édification de syndicats ; les Soviets couvriront l'Allemagne avant que ne se soit réunie à Weimar une nouvelle Assemblée Constituante. Il en sera de même pour l'Italie et les autres pays totalitaires et semi-totalitaires.

Le fascisme a rejeté ces pays dans la barbarie politique. Mais il n'a pas changé leur structure sociale. Le fascisme est un instrument du capital financier, et non de la propriété foncière féodale. Le programme révolutionnaire doit s'appuyer sur la dialectique de la lutte des classes, qui vaut aussi pour les pays fascistes, et non sur la psychologie de banqueroutiers terrifiés. La IV^e Internationale rejette avec dégoût les méthodes de mascarade politique auxquelles ont recourus les staliniens, anciens héros de la « Troisième période », pour apparaître tour à tour avec des masques de catholiques, de protestants, de juifs, de nationalistes allemands, de libéraux — uniquement afin de cacher leur propre visage peu attrayant. La IV^e Internationale apparaît toujours et partout sous son propre drapeau. Elle propose ouvertement son programme au prolétariat des pays fascistes. Dès maintenant, les ouvriers avancés du monde entier sont fermement convaincus que le renversement de Mussolini, de Hitler, de leurs agents et imitateurs se produira sous la direction de la Quatrième Internationale.